

CRITIQUE, opéra. PESARO, le 19 août 2023. ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan... Arnaud Bernard

Créé à Rome en déc 1827, *Adelaide di Borgogna* ne mérite pas le désintérêt persistant qui l'entâche toujours. Sur fond historique (l'Italie médiévale du Xè), Rossini expéditif mais virtuose, s'y révèle maître du bel canto le plus fin comme le plus enjoué, pétillant et subtil à souhait (l'air d'Adelaide du II reprend le « *Cessa di piu resistere* » du comte Almaviva du Barbier de Séville de 1816). Contre les intrigues de Berengario, Adelaide (veuve de roi Lotario) sollicite l'aide des Germains dont le roi Othon entend rétablir l'ex empire de Charlemagne. En fin d'action, Othon et Adelaide convolent et se marient, faisant de l'ambitieux Berengario, un vassal inféodé.

**Nouvelle production d'Adelaide di
Borgogna à Pesaro**



Evoquant cette Italie politiquement en restructuration, le metteur en scène **Arnaud Bernard** résout le problème des nombreux sites et lieux de l'intrigue par le truchement d'une troupe de comédiens qui répètent l'histoire d'Adelaide de Bourgogne. A vue, les coulisses où techniciens et acteurs se croisent et se passent les accessoires selon le besoin de chaque situation. Tout est dévoilé aux spectateurs qui savourent tel ou tel signe critique vis à vis de la grande famille théâtrale. On reste relativement séduit par le charme de cette activité, apparemment confuse et virevoltante, mais honnêtement réglée car elle sert toujours l'action.

Le metteur en scène se joue de la double action : action lyrique rossinienne et aussi interaction entre les chanteurs comédiens dont on devine que tel entretient une relation avec telle autre, et vice versa. D'ailleurs au jeu des identités croisées et de la confusion des genres, Adelaide achève l'action de fait par son mariage, mais un mariage à la Sapho, puisque le roi Otton n'est autre qu'une actrice déguisée, qui déploie sa scandaleuse chevelure à la fin, avant de s'enfuir avec la nouvelle « reine des Germains », à la barbe de tous.



Olga Peretyatko fait une Adelaide de charme, convaincante et surtout amusée qui se joue elle aussi du double rôle : jouer et son personnage et l'interprète qui l'incarne, prête à

recueillir toute indication utile du metteur en scène. Le jeu vocal se dépouille à mesure de l'action, trouvant une justesse nouvelle ; ce avec d'autant plus de relief que son partenaire (et complice politique), Ottone brille de la même sincérité et agilité grâce à l'élégance de la mezzo **Varduhi Abrahamyan** à laquelle le souci de l'économie et d'un jeu de plus en plus épuré, profite de bout en bout. Des « méchants », souhaitant soumettre Adelaide, les deux chanteurs, le fils (**René Barbera** / Adalberto) et le père (**Riccardo Fassi** / Berengario) tirent aussi leur épingle par une agilité jamais appuyée. Du Rossini allégé, piquant, et même mordant, comme nous l'attendions.

Au diapason de tempéraments aussi vivaces, le chef, les chœurs et l'orchestre (le **National de la RAI**, partenaire familial du Festival) nous servent un théâtre Rossinien des plus fins. Musicalement fluide et virtuose. Dramatiquement piquant dans ses équivoques idéalement réglées. Nouvelle production pleinement convaincante à inscrire parmi les réussites du « ROF » / Rossini Opera Festival. Saluons à la direction le tempérament et la maîtrise d'**Enrico Lombardi**, assistant du chef Francesco Lanzillota, empêché au soir de la première.

CRITIQUE, opéra. PESARO, Vitrifrigo Arena, le 16 août 2023.
ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan... Arnaud Bernard (Nouvelle production) / Photos : Amati-Bacciardi

Mise en scène
Arnaud Bernard

Ottone : Varduhi Abrahamyan
Adelaide : Olga Peretyako
Berengario : Riccardo Fassi
Adelberto : René Barbera
Eurice : Paola Leoci
Iroldo : Valery Makarov
Ernesto : Antonio Mandrillo

Chœur du Teatro Ventidio Basso
Orchestre symphonique national de la RAI
Direction musicale : Enrico Lombardi

A l'affiche du ROF 2023, les 13, 16, 19, 22 août 2023

PLUS D'INFOS sur le site du **ROF Rossini Opera Festival /**
Festival ROSSINI de PESARO 2023 :
<https://www.rossinioperafestival.it/archivio/anno-2023/>

Approfondir : le ROF 2024

Le 45ème ROF aura lieu à Pesaro du 7 au 23 août 2024 alors que la ville natale de Rossini sera capitale de la culture. Pas moins de **5 productions d'opéras** y seront présentées et mises en scène : en ouverture, une nouvelle production de Bianca e Falliero (absent in loco depuis 2005), dirigée par Roberto Abbado (Jean-Louis Grinda, mise en scène) ; suivront une nouvelle production d'Ermione (Michelle Mariotti, direction / Johannes Erath, mise en scène, non présentée depuis 2008) ; ainsi que 2 reprises : *L'equivoco stravagante*,



créé au ROF en 2019 (Moshe Leiser et Patrice Caurier, mise en scène / Michele Spotti, direction), *Il barbiere di Siviglia*, créé au ROF en 2018 (Pier Luigi Pizzi, mise en scène / Lorenzo Passerini, direction). Enfin le ROF 2024 présente en deux dates, *Il viaggio a Reims* pour célébrer le 40ème anniversaire de sa recreation moderne à Pesaro en... 1984 (jeunes élèves de l'Accademia Rossiniana / Alberto Zedda, direction).

CRITIQUE, opéra. COLOGNE / KÖLN, Philharmonie, le 18 août 2023. WAGNER : Das Rheingold / L'or du Rhin. Concerto Köln, Dresdner Festspielorchester / Kent Nagano

En nov 2021 déjà à la Philharmonie de Cologne (Koelner Philharmonie), **Kent Nagano**, esprit affûté, baguette aussi élégante que dramatique, forgeait sa vision de **L'or du Rhin** [**das Rheingold**] ; une lecture percutante et ciselée ; « historique » [une première pour le Ring en Allemagne] avec la complicité des instruments du **Concerto Köln**, et qui souhaitait se rapprocher le plus possible des conditions instrumentales [et vocales] du premier Ring de Bayreuth (1876).

WAGNER HISTORIQUE : retour aux sources de l'orchestre wagnérien

Presque 2 années plus tard, à l'été 2023, la réalisation a évolué sans perdre ses objectifs premiers ; en témoigne cette « tournée estivale » [4 dates en août dont Ravello le 20, puis Lucerne le 22 août prochains] ; le chef retrouve la phalange célébrée pour ses BACH (entre autres prodiges baroques), mais ici étoffée : plusieurs instrumentistes de **l'Orchestre du Festival de Dresde / Dresdner FestspielOrchester** se joignent désormais à l'aventure wagnérienne. Le dispositif soit une centaine de musiciens, privilégie richesse et équilibre, épanouissement et détails : au sein de chaque pupitre, les musiciens sont astucieusement mêlés ; harpes, trompettes, trombones, cors par 4 ; timbales et contrebasse, à cour et à jardin [pour l'effet stéréo] ... Se produit ainsi une texture des plus scintillantes, ce dès les premiers accords, à la source des eaux fluviales, rhénanes, en un jaillissement primitif et croissant que porte la combinaison miraculeuse des contrebasses, bassons, des cuivres dont les somptueux « tubas wagnériens » reconstruits pour le projet. Conjonction de timbres régénérés dont le chant à la fois souple et rugueux des cordes en boyaux confèrent ce grain spécifique.

Le geste du chef caresse et sculpte la matière orchestrale avec vivacité et transparence, se jouant des registres multiples et imbriqués que Wagner a somptueusement tissés tout au long de l'action. En phalange étoffée, la lecture s'inspire aussi des conditions des musiciens de la Cour de Cologne qui créèrent *Das Rheingold* et *Die Walküre* en 1869 puis 1870.

événement de l'été 2023
Le WAGNER « historique » de Kent
Nagano
Das Rheingold régénéré, captivant



Wotan et Fricka : Simon Bailey et Annika Schlicht
Photos : © KölnMusik / Jörn Neumann

DUPLICITÉ ET MANIPULATION

Un orchestre puissant et flamboyant pour quel théâtre? Pour une apologie de la duplicité et de la manipulation humaines (qui sont au cœur de l'épopée) ; telle fausseté est ainsi libérée, taillée à vif, comme un gemme brut éblouissant dont

l'Orchestre aussi actif que nuancé, offre une couleur spécifique, un relief criant : duplicité du nain Alberich vis à vis des filles du Rhin [auxquelles il dérobe l'or merveilleux] ; duplicité et cynisme de Wotan à l'égard des géants bâtisseurs, Fasolt et (le plus avisé) Fafner (qui lui construit son palais au Walhala) ; puis vis à vis du même Alberich... Le voleur est ainsi lui-même volé ; l'arnaqueur pris dans ses propres rêts ; la surenchère machiavélique où tout esprit de fraternité est aboli, revêt une figure spécifique et brillante : Loge, l'esprit du feu dont intelligence et malice permettent à Wotan de triompher (bien illusoirement) ; la lecture se fond idéalement dans les arcanes du drame ; et l'approche esthétique ainsi obtenue, le rend plus vivant encore.

LOGE ET ALBERICH

La lecture orchestrale offre un relief particulier ainsi aux deux personnages clés de l'Or du Rhin : Loge / Alberich. **Loge** est certainement le personnage le plus fascinant : le maître des manipulations a conscience cependant de l'ignominie de ce monde sans morale. S'il sert les dieux, il en a honte... La conscience de leur vanité dont il se joue, lui permet d'annoncer [appuyant en cela la prophétie d'Erda (son apparition surnaturelle, scène V)] leur chute prochaine [le crépuscule des dieux, Gotterdammerung, ultime opéra du cycle.].

À l'extrémité du plateau, **Alberich** est l'autre figure musicalement développée par Wagner : sa cupidité et son esprit vengeur jusqu'à la haine viscérale, sont dépeints avec une force inouïe [sans omettre une claire disposition au sadisme systématique sur son propre peuple terrorisé, les Nibelungen

[qu'il a réduit en esclavage]. La scène (IV) où dépossédé de l'or, de l'anneau et du heaume magique, le gnome despotique maudit la race des dieux, est d'une intensité exceptionnelle ; Kent Nagano et ses musiciens expriment tous les contrechants induits par la musique en particulier l'ironie d'Alberich vaincu [et attaché] qui moque le pouvoir des dieux : le sarcasme et l'amertume mêlés à la malédiction s'expriment dans l'Orchestre avec une vivacité superlative là encore [début de la scène IV, trio passionnant Loge / Alberich / Wotan].



Loge et Alberich : Mauro Peter et Daniel Schmutzhard
Photos : © KölnMusik / Jörn Neumann

PUISSANCE DES PASSAGES SYMPHONIQUES

Musique de dénonciation, l'écriture de Wagner structure la partition en soignant particulièrement les passages d'une scène à l'autre ; ses « intermèdes » symphoniques commentent, précipitent, anticipent, concentrent le génie du Wagner dramaturge. Kent Nagano en accuse toutes les connotations, les enjeux, la portée cathartique ; l'Orchestre cisèle ces tableaux aussi expressifs qu'oniriques : la descente de Loge et Wotan au Nibelung ; surtout le fameux coup de tonnerre de Donner [le percussionniste assène à cour, un coup magistral sur une grande caisse carrée] libère la scène de toutes les tensions nées des confrontations haineuses. Cette déflagration sonne l'arrêt de la guerre des gangs. C'est une libération radicale qui prélude à la montée vers le Walhala. L'Orchestre, dramatique, psychologique, analytique, expose clairement les doutes qui rongent désormais Wotan : plus haute est l'ascension – plus vertigineuse, sa chute.

On comprend dès lors que le Ring (dès l'Or du Rhin), est l'accomplissement de la malédiction Alberich, et celle de la prophétie d'Erda. Telle clairvoyance de Wagner sur le genre humain est d'une justesse saisissante : l'activité de l'Orchestre en exprime tous les enjeux.

PUBLICATIONS & RECHERCHE MUSICOLOGIQUE SIMULTANÉE

Au cours d'un entretien concis, **Kai Hinrich Müller**, musicologue en chef supervisant toute une équipe de chercheurs, souligne l'ambition du projet, sa légitimité, ses prometteuses réalisations sur le plan organologique ; tubas wagnériens reconstruits, flûtes traversos, cuivres historiques... Il n'a pas suffi de trouver ou reconstruire les

instruments, il a été nécessaire aussi d'acquérir la manière de les jouer.

La recherche scientifique sur laquelle s'appuie le geste du chef et la tenue des musiciens, regorge à présent d'avancées et de découvertes pour chanter et jouer Wagner comme à son époque. Les fruits des analyses et réflexions qui impliquent aussi les universités de Cologne, Halle et Bayreuth, sont actuellement publiés en allemand sous le titre » Wagner Lesarten « / Lectures de Wagner. Une version intégrale en anglais est activement attendue. Et pourquoi pas en français ?

DES CHANTEURS alla SCHRÖDER-DEVRIENT

Ce premier Ring sur instruments d'époque est saisissant de vitalité théâtrale ; ainsi des tempi incroyablement plus rapides que de coutume ; permis par l'abattage millimétré des chanteurs et... quels solistes ! Ce Rheingold ne dépasse pas 2h15 : joué d'une traite, l'enchaînement des tableaux captive d'autant plus.



Wagnérienne idéale :
Wilhelmine Schroder-
Devrient (portrait,

DR)

Les solistes sont l'autre argument indiscutable aux côtés des qualités de l'Orchestre. Des acteurs capable d'une prosodie précise comme d'un parler digne du théâtre : ce point d'équilibre est réalisé grâce ce soir à l'excellence de 3 chanteurs, chacun fin diseur et tempérament dramatique très investi : le Wotan de **Simon Bailey**, noble, hautain, perspicace ; la Fricka d'**Annika Schlicht**, au mezzo clair et onctueux, articulé, idéalement caractérisé ; surtout l'Alberich de **Daniel Schmutzhard** (cf photo grand format ci-dessus), constamment juste et percutant, lui aussi formidable acteur. 3 diseurs acteurs superlatifs auxquels l'Erda fascinante, tout en rondeur, sépulcrale et en incantation d'oracle, de l'alto **Gerhild Romberger**, apporte sa couleur complémentaire, fascinante.

Tous incarnent dans ce projet la volonté de ressusciter l'art de celle qui fut adulée par Wagner lui-même, « la » Schröder-Devrient et qui reste pour Kai Hinrich Müller, l'interprète modèle. La soprano hambourgeoise Wilhelmine Schroder-Devrient (née en 1804) admirée par Wagner pour sa Léonore [dans Fidelio de Beethoven], chanta ses grands rôles féminins composés pour elle (avant ceux du Ring car elle meurt trop tôt en 1860) : Senta [Vaisseau fantôme, 1843], Venus [Tannhäuser, 1843], Elsa [Lohengrin]. Sans omettre le rôle travesti d'Adriano (Rienzi, 1842). Actrice, tragédienne, cantatrice, elle fut l'interprète wagnérienne par excellence.

Les 3 filles du Rhin bénéficient aussi d'une même caractérisation au début comme à la fin de l'action, et c'est la somptueuse tirade de Woglinde [la plus sage des trois ; ce soir **Ania Vegey**] lorsqu'elle permet à Alberich de comprendre qu'il peut posséder l'or et l'anneau (donc le pouvoir)... s'il renonce à l'amour, qui de fait comme nous l'a signalé Kai Hinrich Müller [scene I], se détache par le relief du verbe en une conception où théâtre et musique fusionnent idéalement :

« *Nur wer der Minne Macht entsagt...* » / *Celui seul qui renierait les lois de l'Amour...* une sentence clé qui dévoile le nœud du drame à venir.

Les Géants [**Christian Immler** / Fasolt et **Tilmann Ronnbeck**, trop frustrés et pas assez nuancés] nous ont moins convaincus comme le Loge de **Mauro Peter** qui malgré son abattage semblait schématiser la fascinante complexité de son personnage pourtant central.

ACCUEIL TRIOMPHAL, SUITE DE LA TOURNÉE

En fin d'action, le public, saisi, convaincu, redescend du Walhala et applaudit debout à tout rompre. Un plébiscite légitime qui laisse augurer le meilleur pour la suite de cette tournée, à Ravello (Festival, le 20 août) ; puis Lucerne le 22 août.

Et fait espérer de prochaines représentations en France dont on sait l'intensité de la passion wagnérienne. Dépouillés de toute mise en scène, seuls la musique et le chant wagnériens subjuguent ici avec une acuité décuplée, quand Bayreuth et tant d'autres maisons d'opéra infligent des mises en scène confuses, embrouillées, décalées... Ratés visuels, pollution pour la musique. Avec une mise en espace judicieuse et des déplacements précis économes mais significatifs l'action était lumineuse.

Prochaine étape de ce Ring phénoménal, mars 2024 avec la Walkyrie à Prague puis à Cologne (Philharmonie, le 24 mars 2024). Kent Nagano et ses fabuleux musiciens viennent d'enregistrer ce Das Rheingold, doublement historique. Prochaine parution (et critique à venir sur CLASSIQUENEWS).



Das Rheingold par Kent Nagano à la Philharmonie de Cologne, le 18 août 2023 – saluts avec l'Alberich superlatif de Daniel Schmutzhard (DR – photo ©classiquenews.com)

CRITIQUE, opéra. COLOGNE / KÖLN, Philharmonie, le 18 août 2023. WAGNER : Das Rheingold / L'or du Rhin. Concerto Köln, Dresdner FestspielOrchester / Kent Nagano

Cast / Distribution

Simon Bailey, Bassbariton (Wotan)
Dominik Kuninger, Bariton (Donner)
Mauro Peter, Tenor (Loge)
Tansel Akzeybek, Tenor (Froh)
Annika Schlicht, Mezzosopran (Fricka)
Daniel Schmutzhard, Bariton (Alberich)
Gerhild Romberger, Alt (Erda)
Nadja Mchantaf, Sopran (Freia)
Thomas Ebenstein, Tenor (Mime)
Christian Immler, Bassbariton (Fasolt)
Tilmann Runnebeck, Bass (Fafner)
Ania Vegry Sopran, (Woglinde)
Ida Aldrian Sopran, (Wellgunde)
Eva Vogel, Mezzosopran (Floßhilde)

Dresdner Festspielorchester

Concerto Köln

Kent Nagano, direction

AUTRES DATES

Festival RAVELLO (Italie) :

Dim 20 août 2023, 20h –

<https://www.ravello.com/events/2023/das-rheingold-richard-wagner/>

Festival de LUCERNE (Suisse) :

Mardi 22 août 2023, 19h30 –

<https://www.lucernefestival.ch/de/programm/dresdner-festspielorchester-concerto-koeln-kent-nagano-ua/1903>

KÖLN / COLOGNE : Die Walküre

Le 24 mars 2024, 17h :

<https://www.koelner-philharmonie.de/en/programm/richard-wagner-die-walkure/3494>

LIRE aussi notre présentation de DAS RHEINGOLD par Kent Nagano, tourné estivale 2023 / Concerto Köln / Dresdner Festspielorchester : 3 dates – :

<https://www.classiquenews.com/cologne-philharmonie-le-18-aout-2023-wagner-depoussiere-historiquement-informe-lor-du-rhin-par-kent-nagano/>

[WAGNER HISTORIQUE : L'Or du Rhin par Kent Nagano : les 18, 20 et 22 août 2023](#)

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 3 août 2023. WAGNER : Tristan

und Isolde. C Foster, Eiche, Sigurdarson, Zeppenfeld... Markus Poschner / Roland Schwab

Autant dire que la gloire posthume de Bayreuth n'est pas hélas une légende... gloire perdue pour combien de temps ? Pourtant après tant de déceptions répétées, de mises en scènes confuses d'édition en édition, voici un Tristan inespéré qui sauve la mise, d'autant plus cette année de déroutes manifestes dans le choix des mises en scènes plus confuses que les précédentes (cf [le Ring actuel désastreux de Valentin Schwarz](#))

Le prestige du festival wagnérien sur la colline verte à sérieusement décliné sur le plan et scénographique et sur le plan musicale [vocal comme orchestral, ce qui est plus inquiétant] et c'est à présent loin du lieu historique pourtant légitime qu'il faut aller chercher et trouver les propositions les plus intéressantes s'agissant du théâtre wagnérien. Voyez ainsi [le cycle dirigé par Kent Nagano œuvrant pour un Wagner enfin dépoussiéré historiquement informé](#), réalisé depuis mars 2023, repris cet été pour un tournez événement qui malheureusement ne passera pas en France étonnant me lacune si l'on dénombre les multiples associations Wagner et les partisans dans l'Hexagone. De même il reste étonnant que ce cule Wagner régénère ne passe pas par l'opéra de Leipzig, la ville natale du grand Richard.

Tristan étoilé, onirique de Roland

Schwab

Rare réussite à Bayreuth 2023

Voici donc l'une des dernières propositions à Bayreuth ce Tristan sans fatras scénographique détourné ni relecture décalée parasitée par une surenchère d'effets vidéos. Rien de tel dans ce Tristan dont le mérite est dans l'absence de relecture théâtrale et absconde justement.

Le metteur en scène **Roland Schwab**, déjà vu l'année dernière, confirme d'évidentes qualités ; il ajoute seulement au livret de Wagner un couple dont on suit l'avancée en âge, de jeunes enfants attendris le temps du prélude, devenus vieillards tout aussi aimants à la fin... Une célébration des amours long terme sans histoires, un peu lisse... Exit toute idée d'urgence passionnelle, de tourments du désir fusionnel, de trahison, d'hypnose magnétique enchaînant 2 êtres... mais le vertige se produit dans cette fusion bien calibrée de la vidéo et de la direction d'acteurs, sobre, équilibrée, qui exprime l'opéra de Wagner pour ce qu'il est : moins action et intrigue ... que réflexion et interrogation sur le mystère amoureux.

Partisan et même pèlerin de l'infini de l'amour, Schwab dépouille action et décor, sculpte les corps dans un clair obscur savant, plutôt esthétique où les amants maudits s'enlisent sur les planches et n'aspirent qu'à rejoindre le monde supérieur, aussi convoité qu'inatteignable. Les vertiges du désir, cette force irrésistible qui les porte et les dépasse totalement, structure l'écoulement de l'action.

La vidéo ajoute l'évocation d'un bateau, d'un jardin, de ruines en grands tableaux oniriques plutôt réussis... Le dispositif opère comme une sublimation des deux héros entièrement voués à l'amour jusqu'à leur évaporation céleste [au III Tristan blessé, envoûté s'abandonne sur un lit d'étoiles...]. Ainsi se réalise ces vertiges terrestres hors réalité, ces élans permanents, éreintants pour extraire ces

corps du monde réel ; vers l'au-delà du désir. L'amour s'il ne peut se résoudre que dans la mort (selon Wagner) est aussi, avant tout ultime accomplissement, puissance de transcendance : voilà ce que dit la musique et que s'attache à révéler et représenter la production de Roland Schwab.

Avouons qu'ici les effets et truchements visuels sont justement dosés afin qu'ils ne polluent pas l'activité ni le sens de la musique.

Ce Tristan sait cultiver la gradation des effets scéniques et atteint une réussite aussi convaincante que [la version d'Olivier Py \[vue, si appréciée il y a quelques années à Angers Nantes Opéra – en 2009-](#), du temps de sa splendeur artistique conçue avec quelle intuition par Jean-Paul Davois].

À Bayreuth, Schwab prolongerait même de Py cette progression esthétique envoûtante qu'avait permis la machinerie du Français, si éblouissante par ses traversées symboliques, d'une conscience à l'autre, d'un vertige à l'autre, d'une extase à l'autre. Chez Schwab, le lac central sur le plateau terrestre, reflétant à l'envi les effets des ciels constamment changeants au dessus, inscrit l'action dans le cycle onirique d'un temps infini, naturel, au delà de toute humanité ; le destin des amants finit par se fondre totalement à la présence allégoriques des éléments. En Tristan et Isolde, Schwab voit deux corps de désir, matière inflammable, consciences révélées aux métamorphoses infinies.

.

Sous la direction attentive et détaillée du chef **Markus Poschner**, la distribution déploie ses indiscutables arguments. Du Melot somptueux d'**Olafur Sigurdarson** (qui chante aussi ici même Albérich dans le Ring), au jeune pâtre de **Jorge Rodriguez-Norton...**

Tout autant indiscutables, saluons les familiers [à Bayreuth] et très aguerris, donc convaincants **Georg Zeppenfeld** et

Christa Mayer aussi solides et nuancés l'un que l'autre : Marke et Brangäne. Même admiration pour **Markus Eiche**, luxueux Kurwenal, aussi diseur que dramatique.

Flamboyante et ardente, habitée et somptueuse, **Catherine Forster** enchaîne ainsi les succès alliant durabilité et expressivité ; après [sa BRÜNNHILDE ici même](#), son ISOLDE est tout aussi travaillée, incarnée (identique à sa prise de rôle en 2022) avec une épaisseur admirable que son partenaire aussi exposé, **Clay Hilley**, en Tristan, ne parvient cependant pas à égaler... Dommage. Lui est le seul maillon faible d'un Tristan plus que convaincant : poétique ; inscrit dans les étoiles.

Mais déjà un nouveau Tristan est annoncé en 2024. Ainsi se succèdent et s'oublient les productions lyriques fussent-elles pour certaines plus méritantes que les autres. Et la fonctionnement écologique dans tout cela ? Souhaitons revoir cette production en France pour le plus grand plaisir des wagnériens comme de tous les amateurs opéras (au moins les décors seront « rentabilisés » / à Bayreuth, la présente production n'aura été jouée que 4 fois en 2022 puis 2023 – dernière le 13 août 2023).

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH 2023. Festspielhaus, le 3 août 2023.
Richard WAGNER : Tristan und ISOLDE [1865], opéra en 3 ACTES,
MUSIQUE et LIVRET du livret du compositeur. Mise en scène :
Roland Schwab. Vidéo : Luis August Krawen. Photos © Enrico Nawrath

Avec :
Clay Hilley, ténor (Tristan) ;
Catherine Foster, soprano (Isolde) ;

Georg Zeppenfeld, basse (le Roi Marke) ;
Markus Eiche, baryton (Kurwenal) ;
Christa Mayer, mezzo-soprano (Brangäne) ;
Ólafur Sigurdarson, basse (Melot) ;
Jorge Rodríguez-Norton, ténor (un Berger) ;
Raimund Nolte, baryton-basse (un Timonier) ;
Siyabonga Maqungo, ténor (un jeune Matelot)

Chœur du Festival de Bayreuth
(Chef de chœur : Eberhard Friedrich)

Orchestre du Festival de Bayreuth
Markus POSCHNER, direction

**CRITIQUE, opéra. BAUGE, Opéra
de Baugé, le 30 juillet 2023.
SMETANA : La Fiancée vendue.
D. Eleni, J. Dolan, N.
Bercet... B. Grimmiett / K.
Diminakis.**

Située au cœur du Maine-et-Loir, à quelques encablures de la ville d'Angers, Baugé-en-Anjou est surtout connue pour le beau

château que fit bâtir le (bon) Roi René au XVe siècle. Mais depuis 20 ans maintenant (la première édition, en 2003, avait mis à l'affiche Albert Herring de Britten), les mélomanes se pressent en nombre vers les Capucins, cette vaste propriété du XVIe siècle (agrandie au XIXe), nichée au milieu d'un parc de sept hectares où se déroule, chaque été, un festival d'opéra.

C'est un couple d'anglais passionnés d'opéra, **John et Bernadette Grimmert** (les propriétaires du domaine) qui a eu cette idée un peu folle de créer un festival lyrique au milieu de la campagne angevine – à la manière de John Christie qui a fondé (en 1934) un festival d'opéra au milieu des champs, dans sa vaste propriété du Sussex, à Glyndebourne. Ici, à Baugé, on vient habillé ou décontracté, on se retrouve entre habitués ou en famille, et surtout on sacrifie au rituel du pique-nique à l'entracte (qui dure pas moins de 90 minutes...), les surfaces de gazon ne manquant pas pour y dresser des nappes, tout autour de l'ancienne demeure. Mais surtout, on se passionne ici pour les opéras, connus ou moins connus, présentés sous la **Tente du festival**, montée tout près de la bâtisse.

Baugé 2023 : La rare *Fiancée Vendue* de Bedrich Smetana



Aux côtés de titres connus, *Un Ballo in maschera* de Verdi ou

le couplage *Cavalleria rusticana* / *L'Enfant et les sortilèges*, le festival propose cette année la rare ***Fiancée vendue*** de **Bedrich Smetana**. La rareté des opéras de Smetana en France tient en un constat simple – en dehors des difficultés linguistiques (ici résolues en donnant une version française de l'ouvrage, à partir d'une traduction du livret de Karol Sabina par Daniel Muller et Raoul Brunel) -, qui est que Smetana a longtemps été tenu pour un "bohémien" de seconde importance, et sa *Fiancée vendue* comme une gentille manifestation folklorique. C'est bien dommage car peu d'ouvrages de caractère "aimable" bénéficient d'une cohésion aussi parfaite, reposant sur un livret d'une extrême habileté. Qui aurait su imaginé cette histoire villageoise où un marginal fait en sorte que celle qu'il aime et qu'il ne peut obtenir, soit mise en vente, apparemment au profit d'un autre et, qu'en fin de compte, il sera le seul à pouvoir acheter sans bourse délier, empochant de surcroît le prix de la vente !?...

Autant le dire d'emblée, la première de cette *Fiancée vendue*, le 30 juillet, a été un triomphe, grâce aux ingrédients habituels qui font le charme et l'originalité de ce festival lyrique à Baugé. D'abord, quand tant de mélomanes déplorent souvent les excès de mises en scène inutilement compliquées, on sait qu'on peut voir à Baugé des spectacles qui restent fidèles à l'histoire. Et c'est l'infatigable **Bernadette Grimmett**, à la fois directrice artistique et metteuse en scène de tous les spectacles depuis 20 ans (soit pas moins de 56 spectacles sur la période!...), offre une *Fiancée* tout à fait claire, lisible, classique, mais pas pour autant primaire, reposant sur quelques éléments de scénographie simples : des guirlandes colorées, quelques tables et chaises réparties devant un buffet de bar en bois. La direction d'acteurs est vive et intelligente, et c'est bien là l'essentiel dans une représentation d'opéra.

Mais la principale force de l'Opéra de Baugé est sans nul

doute cette capacité à recruter des voix jeunes mais déjà engagées dans la carrière, et qui peuvent ici incarner des premiers rôles qui vont constituer des jalons pour eux. Ce n'est cependant malheureusement pas le cas, ce soir, du rôle titre incarnée par la soprano britannico-grecque **Danae Eleni** dont les récurrents problèmes d'intonation, le français incompréhensible et le registre aigu difficile desservent le personnage de Marienka. La production a ensuite payé de malchance avec la défection des deux ténors peu avant la première, et il a fallu en urgence trouver des remplaçants, et le moins que l'on puisse dire c'est que Bernadette Grimmer a eu la main heureuse ! Le personnage de Yenik, incarné par **Jack Nolan**, est la révélation de la soirée – même s'il n'aura pas eu le temps d'apprendre la rôle en français, rôle qu'il chantera donc en langue vernaculaire (juste après l'avoir interprété au Festival de Garsington le mois dernier). Ce jeune espoir du chant anglais possède un timbre clair et bien sonnant, une élocution agile, et une musicalité spontanée qui lui permettent d'être un Yenik idéal. Son compatriote **Paul Curievici**, son rival en amour (Vachek), enthousiasme également, en personnage bègue et maladroit, moins comique qu'émouvant dans sa vaine aspiration à trouver le bonheur dans les bras d'une femme qui voudrait bien de lui. Le baryton angevin **Nicolas Bercet** incarne l'entremetteur Ketzal, un rôle de basse auquel il ne peut conférer toute l'ampleur requise, mais avec une émission assez percutante et surtout assez de verve pour rendre crédible son personnage. Enfin, les deux couples de parents (**Béatrice de Larragoiti**, **Michael Georgiou**, **Woocheul Eun** et **Deborah Holborn**), ainsi que le personnel du cirque à l'acte III (Karlene Moreno Hayworth en Esmeralda, Olivier Trommschlager en Patron-Comédien, et Caspar Lloyd James en Indien) s'intègrent parfaitement dans cet ensemble dont la maîtrise du français est plus ou moins aléatoire...

Enfin, confiée au chef grec **Konstantinos Diminakis**, la direction musicale s'avère essentiellement vigoureuse (et parfois brouillonne), les instrumentistes venant de l'Europe

entière pour former l'**Orchestre de l'Opéra de Baugé** ne rendant malheureusement pas toujours justice à la tendre mélancolie qui baigne nombre d'airs et de duos dont est truffée la magnifique partition du maître tchèque.

Vivement le vingtième anniversaire, l'été prochain, de cette formidable initiative qu'est l'**Opéra de Baugé** !



CRITIQUE, opéra. Baugé, Opéra de Baugé, le 30 juillet 2023.
SMETANA : La Fiancée vendue. D. Eleni, J. Dolan, N. Bercet... B. Grimmett / K. Diminakis. Photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Ouverture de « La Fiancée venue » de Smetana

CRITIQUE, opéra. VERBIER, Tente des Combins, le 27 juillet 2023. BERG : Wozzeck. B. Skovhus, C. Nylund, C. Ventrìs... Verbier Festival Orchestra / L. Shani.

30 ans ! C'est l'âge vénérable atteint par le **Verbier Festival** fondé (et toujours) dirigé par le suédois **Martin Engström** dans la très chic station de ski suisse de Verbier, où chaque été se presse le gotha de la musique classique – qui s'est d'ailleurs réuni le 24 juillet pour un concert-fleuve avec des noms aussi prestigieux que Bryn Terfel, Daniel Hope, Thomas Hampson, Daniil Trifonov, Benjamin Bernheim, Vadim Repin, Yuja Wang, Renaud Capuçon, Alexandre Kantorow...

Verbier 2023 Un Wozzeck ductile et envoûtant

Comme à chaque édition, l'opéra n'est pas oublié, et c'est autour des deux titres plutôt "osés" de *The Rake's progress* de Stravinsky et *Wozzeck* d'**Alban Berg** que la mouture 2023 a mis à

son affiche, en version de concert "amélioré", les deux spectacles bénéficiant des images vidéos signées **Martin Kuhn** et **Roger Krütli** – avec l'appui de la célèbre mécène **Aline Foriel-Destezet** pour leur conception. Volontiers expressionnistes, les couleurs faisaient explicitement référence à la palette de Vincent Van Gogh, mais en instaurant une atmosphère angoissante et mystérieuse, avec notamment un *Wozzeck* ayant des allures de pantin écrasé sous le poids du destin.

Suite au forfait de la basse allemande Matthias Goerne, c'est finalement le baryton danois **Bo Skovhus** qui a endossé les habits du rôle-titre, avec les dons d'acteur qu'on lui connaît, et un art du chant somptueux. Les passages de "sprechgesang" sont rendus avec une précision d'intonation saisissante, mais dans les moments les plus lyriques, la voix retrouve toute sa luminosité et tout son éclat, pour rendre encore plus éloquente la souffrance de cet être broyé.

De son côté, la soprano finnoise **Camilla Nylund** s'investit sans retenue dans le rôle de Marie. Son soprano tour à tour tranchant ou moelleux donne corps à une sensualité oppressée, prête à éclater au grand jour. Le Tambour-Major aux rodomontades extraverties de **Christopher Ventris**, le Capitaine à l'extrême aigu abordé en fausset par **Gerhard Siegel**, et le Docteur à la basse acérée du vétéran allemand **Albert Dohmen** forment un terrifiant trio de tortionnaires. La Margret de la mezzo française **Adèle Charvet**, dont la beauté du phrasé et le chant velouté apparaissent presque comme décalés dans ce contexte. Une mention également pour l'Andrès de Sam Furness, et les Artisans de **Matthieu Toulouse** et **Félix Gygli**.

Par bonheur, l'interprétation musicale est également de premier ordre. A la tête du **Verbier Festival Orchestra** (composé de jeunes musiciens), le chef israélien **Lahav Shani** offre un superbe travail sur la transparence et la fluidité des couleurs. Il est parfaitement aidé par une phalange dont l'élégance et la ductilité envoûtent. Une grande soirée

lyrique pour les 30 ans du Verbier Festival !



CRITIQUE, opéra. VERBIER, tente des Combins, le 27 juillet 2023. BERG : Wozzeck. B. Skovhus, C. Nylund, C. Ventris...
Verbier Festival Orchestra / L. Shani. Photo : Nicolas Brodard.

VIDEO : Bo Skhovus chante "*Wir arme leut !*" dans *Wozzeck* d'Alban Berg

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld... V. Swhwarz / P. Inkinen

Bayreuth 2023 nous inflige une Tétralogie confuse, surornementée selon les fantasmes et les désirs du metteur en scène Valentin Schwarz, qui visiblement aime à complexifier la trame élaborée par Wagner. La cohérence vocale de cette Walkyrie, n'efface pas les errements agaçants de l'action scénique ainsi réalisée, et dans des costumes aussi divers que la vision est éparpillée comme étrangère à toute clarté.

Ici, sans explications préalables, Sieglinde, épouse malheureuse de Hunding, s'abandonne à son frère Siegmund, mais étrangement rejette l'enfant né de leur union ; là les Walkyries, toutes boursouflées et le visage bandé, en victimes

postopératoires, attendent dans une centre de chirurgie esthétique.

Un trio vocal solide sauve une Walkyrie gâchée par la mise en scène et la direction musicale

Même la fameuse scène entre Wotan et sa femme Fricka, où l'épouse trahie somme le Dieu de respecter les lois qu'il a édictées, y compris à l'égard de sa fille Walkyrie en un tableau qui tient à la fois de la tragédie conjugale et de la vindicte matriarcale. Rien de très claire pourtant sur la scène : la réalisation est trop confuse pour mesurer l'enjeu véritable de la séquence.

Heureusement les chanteurs nous régaler autrement : au lumineux et tendre voire bouleversant Siegmund de **Klaus Florian Vogt** – totalement convaincant, répond la fabuleuse et enivrée **Elisabeth Teige** (qui succède ici même à l'autre norvégienne remarquée Lise Davidsen). Le Hunding de **Georg Zeppenfeld** apporte une profondeur humaine, plus raffinée qu'ordinaire, quand les chanteurs restent souvent brutaux voire tendus dans un rôle certes assez terrifiant (Hunding l'époux accueillant mais trahi, finit par tuer Siegmund). Ce trio exemplaire et réellement captivant, fera vite oubliée les Walkyries hurleuses de la fameuse chevauchée (Simone Schruder, Kelly God, Daniela Kuhler...). Voilà qui souligne davantage l'éclairage chambriste et psychologique de La Walkyrie que d'aucun, à cause justement des Walkyries, cantonne à un opéra à décibels... Plus instable, le Wotan peu nuancé et vocalement inabouti de Tomasz Konieczny ; comme la Fricka de Christa Mayer qui cependant se bonifie en cours de soirée.

.
Dans le rôle titre, la Walkyrie (bientôt Brünnhilde) de

Catherine Foster a l'ampleur vocale, le tempérament dramatique, l'assiduité surtout d'un rôle écrasant et bouleversant ; autant dire que familière du personnage pour l'avoir assumé déjà dans la précédente Tétralogie (de Hans Castorf), la soprano wagnérienne déploie une maîtrise indiscutable et une réelle compréhension du rôle, surtout dans le dernier acte, dans ses adieux déchirants avec Wotan...

Las, la direction de **Pietari Inkinen** se fera vite oubliée, préférant la surenchère sonore à la finesse d'une orchestration pourtant somptueuse et détaillée. Son Wagner sonne comme dans la chevauchée précitée, ampoulé, rien que monolithique. Quel dommage. Bayreuth décline d'année en année dans des productions bancales où règne la confusion décomplexée des soit disant « metteurs en scène ».





CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld... V. Swwarz / P. Inkinen

Plus d'infos sur le site du Festival de Bayreuth 2023 /
Bayreuth Festspiele :
<https://www.bayreuther-festspiele.de/programm/auffuehrungen/die-walkuere/>

Grande photo : Catherine Foster (La Walkyrie / Brunnehilde) (© Enrico Nawrath / Bayreuther Festspiele

CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : *Picture a day like this*, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska...

Confirmation pour **George Benjamin** : là même où il triompha avec son précédent opéra « *Written on skin* » (2012), son nouvel opus lyrique « *Picture a day like this* » (imagine un jour comme celui-ci) suscite l'adhésion. Voilà qui confirme Aix tel une plateforme dédiée inspirée à la création lyrique, d'autant plus depuis *Written on Skin* (présenté ici donc il y a 11 ans) ; après après « *Pinocchio* » de Philippe Boesmans, et l'an dernier « *Innocence* » de la regrettée Kaija Saariaho, – drame prenant mais partition scénique bancale. Benjamin quant à lui, renouvelle indiscutablement la réussite de « *Written on skin* ».

**Création de « *Capture a day like this* » à
Aix 2023
George Benjamin signe
un nouveau chef d'œuvre lyrique**

Poétique d'une quête sans fin



L'onirisme ouvert, la place du mystère, l'essor d'une suggestivité assumée, féconde fondent l'attrait de ce nouvel opus, sur le livret coécrit / conçu par Martin Crimp (dont c'est la déjà 4ème coopération avec le compositeur britannique). Au centre de ce drame qui est une quête et un cheminement porté par une espérance éperdue, la mezzo **Marianne Crebassa** qui incarne la mère endeuillée, en imper sinistre, souhaitant ressusciter son enfant, entend rencontrer la personne qui le lui permettra : un être profondément heureux dont elle doit recueillir « un bouton de la manche de son vêtement » ; sur sa route, elle croise des amants, un artisan (épatant et très volubile baryton **John Brancy** dans son costume fourmillant de boutons justement), une compositrice déjantée (**Beate Mordal**), un collectionneur, ... pourtant aucun ne satisfait sa quête. Le parcours est infini et le sens sans

résolution précise. Celle, Zabelle (**Anna Prohaska**, trouble, suavement ambivalente), comme un double qui lui offre des clés de compréhension sur la réalité qui se dérobe, ne parvient pas réellement à éclaircir le cheminement de la mère. D'ailleurs, à travers ces miroirs constants formant décor, la mère a-t-elle réellement vécu chaque épisode ainsi représenté ? Ou ne sont-ils que des rêves, fantasmes évaporés, produits fumeux de son imaginaire endeuillé ?

Martin Crimp a élaboré un texte profond et sybillin, à la façon d'Hermann Hesse : à la fois poétique et énigmatique, à partir de plusieurs sources (le conte italien *La Chemise de l'homme heureux*, une fable bouddhiste, le *Roman d'Alexandre* daté de ca 300 avant J.-C.). Lui répond en fusion naturelle, la musique tout aussi poétique, voire initiatique de Benjamin.

L'orchestre chambriste (instrumentistes du **Mahler Chamber Orchestra**), dirigé par l'auteur lui-même, scintille par ses reflets et irisations ténues qui expriment l'évolution et la métamorphoses des personnages. Le chant est ciselé, communiquant le profond questionnement comme démunie de l'héroïne, une femme pudique et grave, incarnée par le mezzo pulpeux, soyeux de **Marianne Crebassa**. Le travail sur la langue éclaire le souci infini et presque méticuleux de Benjamin pour la prosodie de l'anglais. Le parcours de la mère se fait traversée dans des paysages de plus en plus brumeux, incertains que la musique à la fois intranquille et extrêmement raffinée enveloppe de façon croissante, jusqu'au dénouement final, plus serein. Peu à peu, de l'inquiétude, l'opéra verse dans l'étrangeté indéfinissable, dans un monde en mutation, debussyste, qui se dérobe à toute perception rationnelle.



CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska, Beate Mordal, Cameron Shahbazi, John Brancy... Photos © Jean-Louis Fernandez

STREAMING OPÉRA : à revivre sur ARTEconcert, jusqu'au 22 juillet 2023, LIRE ici notre présentation annonce : Lien direct :

<https://www.arte.tv/fr/videos/115597-000-A/george-benjamin-picture-a-day-like-this/>

STREAMING, Opéra. GEORGE BENJAMIN : Picture a day like this, création (Aix 2023). ARTE concert, sam 22 juillet 2023

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 24 juillet 2023. Gala Verdi : Netrebko, Eyvazov, Orchestre phil. de Nice, Mazza.



Ce théâtre qui a vu et entendu tant de divas s'est réveillé ce soir comme cela faisait longtemps. L'enthousiasme du public (près de 5000 personnes) tout du long et parfois de manière intempestive, sacre **Anna Netrebko** en diva Fantastica, car La Splendida ne suffit plus à honorer dignement une telle artiste. Entendre une telle plénitude vocale dans cette

acoustique sensationnelle tient du miracle. Nombreux sont ceux qui s'en sont rendus compte et l'ont manifesté.

Le sacre d'Anna Netrebko à Orange En verdienne accomplie, la FANTASTICA subjugué le Théâtre Antique

Dès son entrée en scène avec le premier air de Lady Macbeth, **Anna Netrebko** prend possession de la scène et du cœur du public. La lecture de la lettre suscite une écoute très attentive ; ensuite le slancio verdien prend une dimension

cosmique dès ses premières phrases chantées d'une voix pleine et vibrante. Car ce n'est pas seulement un timbre unique, une homogénéité sur toute la tessiture et une puissance qui semble infinie qui nous subjuguent. C'est l'instinct musical surnaturel qui lui permet d'aborder avec exactitude toute musique indépendamment des classifications.

La diva possède une voix qui évolue vers de plus en plus d'opulence et de riches harmoniques inouïes qu'aucune autre soprano ne peut et n'a pu s'enorgueillir d'une telle évolution. Au stade de sa carrière un sommet semble atteint et le Verdi de la maturité est au cœur de ses possibilités. Son art du chant est tout simplement sidérant. L'élan qu'elle donne à chaque intervention, les infinies nuances, les couleurs multiples ... tout est d'un Verdi de haute lignée comme au temps historique des Ponselle, Callas, Price, Vischnevskaja. Et avec cette qualité d'angélisme et de pureté que des voix de cette ampleur conservent rarement, même Caballé a été entachée de certaines duretés avec le temps.

L'autre air du récital est « Pace, pace » de la Force du destin qui laisse pantois. La maîtrise de la ligne vocale est parfaite ; elle sait donner à chaque « Pace », une couleur, une nuance différente. C'est un art du chant grandiose qui culmine avec un Pace pianissimo quasi surnaturel face au mur. Cet art de la scène l'habite au plus au point et lui permet de se déplacer avec une aisance parfaite sur toute la large scène, de gravir les marches centrales, de se déplacer étoile au vent dans sa première robe rouge et toutes voiles irradiantes dehors pour la deuxième partie qui donne une dimension angélique à son Aïda.

Dans les duos, son art du challenge lui permet non seulement d'irradier mais de porter son partenaire à se dépasser. Ainsi celui d'Aïda avec le ténor **Yusif Eyvazov**, nous offre une osmose délicate. Des voix si larges capables de cette délicatesse dans cette acoustique si fidèle offrent un plaisir suave aux spectateurs. La voix de la princesse Amnérís par

Elena Zhikova est hélas trop discrète. Avec le baryton **Elchin Azizov** dans le superbe duo du Trouvère, « Mira d'accerba lacrima », la pulsation intraitable devient diabolique avec des vocalises à pleine voix, parfaites. A nouveau ce slancio verdien si rare est hypnotisant. Dans le final du Trouvère de l'acte I, et qui termine le concert, les trois voix (soprano, ténor, baryton) s'interpénètrent dans un festival d'harmoniques rares. Quel swing entre ces trois artistes galvanisés par l'immense Anna !

Pour ma part, c'est dans le duo final d'Aïda, opéra que les deux chanteurs donnent à Vérone cet été (prochaines représentations le 30 juillet et le 2 août 2023) que le sommet me semble atteint tant Yusif Eyvazov se hisse au niveau de son épouse et partenaire. Ce chant éthéré et pianissimo reste comme un rêve éveillé. Dans le quatuor de Rigoletto l'équilibre n'a pas été parfait car dès que la voix de Netrebko, même dans une nuance piano se révèle, elle éclipse par sa richesse harmonique toutes les autres alors que le début permettait à la mezzo Elena Zhidkova de s'imposer de manière satisfaisante. Rendons toutefois hommage à Yusif Eyvazov dont la voix de ténor claire et pure fait merveille dans le Duc de Mantoue. Le chant soutenu par une belle émotion lui permet de gagner la sympathie du public dès son premier air. Pour ma part son deuxième air, celui si sombre d'Alvaro dans la Force du destin, n'a pas les ombres si indispensables à décrire la souffrance du héros contre lequel le sort s'acharne. Plus de nuances et de couleurs auraient enrichi l'interprétation trop lumineuse du ténor azerbaïdjanais. Dans le duo du dernier acte de la Force du destin l'opposition de couleurs avec son compatriote, le baryton Elchin Azizov en Carlo fonctionne parfaitement offrant un beau succès aux deux voix masculines. Précédemment le baryton jouant de sa voix sonore n'a pas semblé vouloir rendre les subtils tourments de Renato dans son air de l'acte II du Bal Masqué, **Eri Tu**. Un son généreux et un chant assez martial a semblé hors contexte dramatique même si dans cet air ses moyens considérables

resplendissaient.

La mezzo-soprano Elena Zhidkova nous a paru souffrante et ne disposait pas de tous ses moyens ce soir. Nous reparlerons d'elle dans des conditions plus normales.

L'Orchestre niçois et le chef **Michelangelo Mazza** s'évertuent pour être à la hauteur de l'événement, sans génie mais avec efficacité. Le ballet extrait d'Otello est certes plus apte à mettre en valeur l'orchestre ; il n'a pas charmé outre mesure. Des petits décalages n'ont pas été évités par le chef italien avec un ténor parfois alangui sur les notes longues et un baryton parfois trop pressé. Seule Anna Netrebko telle un caméléon a un sens du tempo surnaturel qui avec un art félin lui permet de toujours être exacte.

Voilà un Gala Verdi de haute tenue galvanisé par une Anna Netrebko en très, très grande forme, irradiant de théâtralité verdienne et de charme : Anna la Fantastica !

En bis tout ce petit monde, public en frappant dans les mains a dégusté un Brindisi de la Traviata rappelant quel a été le succès de Netrebko dans ce rôle aujourd'hui abandonné par la Diva.

Espérons que dans les années prochaines elle réservera aux Chorégies d'Orange, l'un de ces immenses rôles verdiens qui conviennent si idéalement à ses moyens vocaux et son art du chant. Sinon il nous faudra la suivre ailleurs, à Vérone ? ...

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 24 juillet 2023. Gala Verdi : Netrebko, Eyvazov, Orchestre phil. de Nice,

Mazza.

Airs duo, trios, quatuor, extraits d'opéras de Giuseppe Verdi (1813-1901) : Macbeth, Rigoletto, Il Trovatore, La Forza del destino, Un Ballo in maschera, Aïda. Anna Netrebko, soprano ; Yusif Eyvazov, ténor ; Elena Zhidkova, mezzo-soprano ; Elchin Azizov, baryton. Orchestre philharmonique de Nice. Micelangelo Mazza, direction. – Photo : cover du cd d'Anna Netrebko (VERISMO / Puccini heroïnes – DG) (DR) Lire ici la critique du cd Anna Netrebko VERISMO / Puccini, Catalani, Cilea, Mascagni... heroïnes : [CLIC de CLASSIQUENEWS août 2016 : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-verismo-boito-ponchielli-catalani-cilea-leoncavallo-mascagni-puccini-airs-doperas-par-anna-netrebko-soprano-1-cd-deutsche-grammophon/](https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-verismo-boito-ponchielli-catalani-cilea-leoncavallo-mascagni-puccini-airs-doperas-par-anna-netrebko-soprano-1-cd-deutsche-grammophon/)

Approfondir

[CD, compte rendu critique. « VERISMO » : Boito, Ponchielli, Catalani, Cilea, Leoncavallo, Mascagni, Puccini, airs d'opéras par Anna Netrebko, soprano \(1 cd Deutsche Grammophon\)](#)

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER,

Opéra Comédie, le 20 juillet 2023. MÉDÉE et JASON. L. Richardot, F. Obé, I. Perruche... P. Lebon / L. N. Bestion de Camboulas.

Comme unique ouvrage lyrique du « Nouveau (?) **Festival Radio France Montpellier Occitanie** », le public des festivaliers n'a pas eu droit à un titre rare ou oublié du répertoire, marque de fabrique de "l'ancien" festival, mais à **un pasticcio autour du mythe de Médée**, figure tragique s'il en est, ici parodié et abordé sous la facette de la comédie, selon une pratique courante à l'époque baroque. C'est tout cet esprit de théâtre de tréteaux que **Pierre Lebon** (qui signe les décors et les costumes) recrée ainsi avec... de vrais tréteaux de théâtre, auxquels il a ajouté l'épave du navire Argo et quelques colonnes du palais de Créon. Les costumes sont aussi hétéroclites et bigarrés, à l'instar de Médée, grimée ici en quelque toréador gothique ! La dizaine d'instrumentistes n'est pas en reste, costumé en marins tout de rouge vêtus, chapeaux compris. Ces derniers entre-coupent des airs et danses baroques de pièces plus farfelues, telle la valse de la "Symphonie fantastique" de Berlioz puis un air de Bossa Nova !

Médée et Jason à Montpellier Pochade échevelée mais inaboutie

C'est dans cet esprit foutraque que l'équipe de comédiens-chanteurs se démène pour faire vivre le spectacle, à commencer

par les deux principaux héros incarnés par **Lucile Richardot** (Médée) et **Flannan Obé** (Jason). La première s'illustre par son jeu toujours très percutant et sa voix profonde, même si la durée et la nature des airs retenus ne permettent pas d'y goûter pleinement, ce qui fait naître quelque sentiment de frustration chez nous...

Plus acteur que chanteur, **Flannan Obé** ne dispose pas moins d'une jolie voix de ténor, aussi claire que bien projetée. Très maniéré et féminin, comme on en a souvent l'image de l'aristocratie masculine des XVII^e et XVIII^e siècles, il est impayable dans ses nombreuses mimiques et facéties. **Matthieu Lécroart** (Créon) apparaît lui en vieillard cacochyme tandis que sa fille Créuse, incarnée par **Ingrid Perruche**, est une vraie tête à claques, secondé par la vieille Cléone (**Eugénie Lefebvre**) dont le personnage fait penser à une sorcière (avec son balai qu'elle ne quitte pas !).

Même si le théâtre l'emporte de loin ici sur la musique, le chef baroque **Louis-Noël Bestion de Camboulas** – à la tête de son ensemble **Les Surprises** – n'en dirige pas moins avec brio (depuis son clavecin) une fine équipe pleinement impliquée dans l'action théâtrale, jouant ainsi parfois tout en étant en mouvement et en interagissant avec les chanteurs, ce qui n'est pas la moindre fantaisie de cette pochade échevelée qui distille néanmoins un certain sentiment d'inaboutissement...



CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 20 juillet 2023. MÉDÉE et JASON (pastiche créé à partir d'ouvrages de Rameau, Charpentier, Destouches, Lully, Campra, Marais...). L. Richardot, F. Obé, I. Perruche... P. Lebon / L. N. Bestion de Camboulas. Photo © Marc Ginot

-

CRITIQUE, opéra. GATTIÈRES, le 19 juillet 2023. BELLINI : Norma. C. Hunold, P. Gaugler, S. Caressa... A. Garichot / P. E. Thomas.

Dans le cœur historique et médiéval du village de Gattières (sur les hauteurs de Nice, de l'autre côté et à quelques encâblures du fleuve Var), est produit un opéra chaque été depuis 34 ans. Dirigé par la pugnace Elisabeth Blanc, le Festival Opus Opéra offre cette année à son public aussi fidèle que nombreux, le chef d'oeuvre de Vincenzo Bellini : "Norma".

C'est sur la charmante Place Grimaldi, clôt sur la droite par la nef de l'église du village, et vers le fond par un grand mur qui est comme une version réduite du célèbre mur antique d'Orange, que se tiennent les 4 représentations prévues du 17 au 23 juillet 2023. Avec une telle configuration, l'acoustique s'avère parfaite, tandis que le public est placé sur des gradins, de face mais aussi sur le côté, derrière le chœur de l'église communale.

Captivante Norma de Catherine Hunold

Déjà présente l'été dernier dans "Cavalleria Rusticana" (rôle de Santuzza), **Catherine Hunold** interprète le rôle-titre, délaissant un temps les rôles wagnériens et de spinto verdien (comme le mois dernier dans ["Macbeth" de Verdi à Saint-Etienne : juin 2023](#)) dans lesquelles elle brille d'habitude, pour s'abandonner au plaisir pur du belcanto bellinien... C'est toujours une gageure que de se confronter à ce rôle difficile entre tous, dans lequel les voix trop légères ne se montrent pas à la hauteur de ses exigences, et les voix trop lourdes butent sur les vocalises. Mais rien de tel ici : la soprano dramatique porte l'opéra de bout en bout.

Sa force de conviction, son investissement, son intelligence musicale forcent l'admiration, car elle n'est pas originellement la soprano belcantiste de l'emploi, mais un grand lyrique / dramatique ayant gagné la souplesse vocale et l'art de la vocalise à force de travail et de persévérance. Sa Norma est d'une grande noblesse et d'une souveraine sensibilité tout à la fois... pour une prise de rôle réussie !

L'on pouvait également compter sur le fort ténor de **Paul Gaugler** (habitué à chanter Don José ou Radamès) pour composer un Pollione héroïque dans la grande tradition. La richesse du matériau ne manque pas d'impressionner, avec un médium large et des aigus d'un beau métal.

L'Adalgisa de la mezzo napolitaine **Simona Caressa** ne se situe pas sur les mêmes hauteurs à cause de la confidentialité de la voix qui déséquilibre de facto tous ses duos avec Norma ou Pollione, où elle se retrouve « écrasée » par ses partenaires. En revanche, elle gagne en crédibilité dramatique en rendant à son personnage jeunesse et fraîcheur. La basse libanaise **Sévag Tachdjian** confère à Oroveso, l'autorité – et les graves – qui siéent à son personnage, mais la ligne de chant n'est malheureusement pas toujours stable. Enfin, le Flavio de **Rémy**

Mathieu et la Clotilde d'**Amy Blake** n'appellent aucun reproche ; et le chœur composé de douze chanteurs (six voix féminines et six autres masculines) n'a pas à rougir non plus de sa prestation.

Côté mise en scène, confiée ici à **Alain Garichot**, elle s'avère plus proche de la mise en espace tant son travail se montre ici discret, à quelques trouvailles visuelles et déplacements près. On relève ainsi l'idée de remplacer la présence des deux enfants par leur portrait accroché contre le mur mais caché par un rideau rouge, qu'Adalgisa ou Norma viennent entr'ouvrir aux moments-clés. De même, la rampe d'accès vers une terrasse qui longe le mur sur toute sa longueur (de gauche à droite) sert souvent à l'arrivée du chœur... quand celui-ci n'apparaît pas brutalement derrière son rebord. Pour le reste, aucun élément de décor si ce n'est un siège-trône au centre du plateau, et des costumes épurés et intemporels qui ne contextualisent le drame ni historiquement ni géographiquement. De même, les éclairages se font discrets, hors la scène finale qui inonde le plateau d'un rouge flamboyant au moment où Oroveso s'apprête à immoler sa fille et son amant, non par le feu, mais avec un poignard qu'il brandit au-dessus de leur tête, tandis que le chœur les encercle empêchant les héros d'échapper à leur fatal destin.

Avec ses seulement **13 instrumentistes** (issus essentiellement des orchestres "régionaux" de Cannes, Nice ou Monaco), le compte n'y est peut-être pas tout à fait, mais c'est sans compter sur les dons du chef français **Paul-Emmanuel Thomas** pour galvaniser ses troupes : elles donnent alors le meilleur d'elles-mêmes, surtout dans les parties "allégées" de l'ouvrage – où leur allant et leur souplesse font merveille, restituant à la partition de Bellini les moments magiques qui en font l'un des titres les plus attachants de tout le répertoire lyrique.



CRITIQUE, opéra. GATTIÈRES, place Grimaldi, le 19 juillet 2023. BELLINI : Norma. C. Hunold, P. Gaugler, S. Caressa... A. Garichot / P. E. Thomas. Photos © Jean-Marc Angelini / Festival Opus Opéra

VIDÉO : Catherine Hunold chante le finale de “Norma” de Bellini aux Chorégies d’Orange (2023)